

BRUNO PEINADO :

TOUT LE MONDE ET LE TOUT MONDE

PAR JULIE PORTIER

À l'entrée, une banane milite pour les pommes (*Sans titre*, 2008). « C'est tout le contraire d'une exposition manifeste », pour Bruno Peinado, qui signe, au FRAC des Pays de la Loire à Carquefou et dans la vaste Hab Galerie sur l'île de Nantes, une double exposition « personnelle collective (ou l'inverse) », avec ce goût subtil pour les polarités troubles et la poésie du ressac, comme dans les chansons de Dominique A, son ami nantais à qui l'artiste emprunte ce titre « deux en un » : « L'Écho/Ce qui sépare ».

Non pas un manifeste mais une pure partie de plaisir pour un projet titanesque, qui réunit deux cent vingt-cinq œuvres, une expérience hors norme qui donne à penser urgemment la singularité de l'exposition « d'artiste ». Car, avant tout, la visite est rarement à ce point euphorisante. Au FRAC, c'est une maison accueillante ou un archipel qui s'offrent en une image luxuriante puis une promenade émerveillée par une succession de petits paysages aussi fascinants qu'un décor d'aquarium, aussi appétissants qu'une vitrine de pâtisseries. L'achalandage est méticuleux et boulimique, jusqu'en haut des murs et sur un empilement de socles aux couleurs pastel, seule intervention de l'artiste ordonnateur avec les peintures murales, imitant Buren ou bien le papier peint de Moulinsart, LeWitt ou alors la bibliothèque Ikea. Le parti pris curatoriale n'est autre que celui de la générosité, l'accrochage apparemment justifié par des analogies formelles, des accords chromatiques, ou des intuitions narratives. La méthode est celle d'un hôte dressant la table pour ses convives ou d'un jardinier apprêtant chacune de ses plantes dans un massif composé (deux talents que connaissent les proches de Bruno Peinado). En prodiguant ses bons soins, bien sûr l'artiste ironise sur l'autorité que le lui confère le titre en châtiant ceux qu'il aime par une somme d'infidélités - un accord de couleur trop plaisant pour une œuvre minimale, un socle zélé pour une sculpture vouée à être posée au sol - qui ont pour effet de rendre chaque chose moins sérieuse et plus disponible à l'exercice du goût, indifférente aux écarts d'époque et de registres. La composition délicate abat furieusement les hiérarchies, invitant dans une même conversation les figures majeures de la collection (Jimmie Durham, Hans-Peter Feldmann), les tout jeunes artistes suivis de près par Peinado (Camille Girard & Paul Brunet [lire *Le Quotidien de l'Art* du 25 avril], Joachim



Vue de l'exposition de Bruno Peinado « L'Écho/Ce qui sépare », 2014. Photo : Marc Damage.

Monvoisin), et ceux oubliés dans les réserves comme Michel Blais. Son étonnant *Perchoir pour âme errante* (1984), parmi d'autres œuvres jusqu'alors inclassables, trouve une résonance inattendue chez toute une génération encline à l'assemblage de matériaux de diverses qualités, affirmant le travail de la main dans une esthétique, jonglant avec les notions de décoration et de bricolage, les références aux modernismes, aux rites archaïques et à l'univers

domestique - avec un usage renouvelé de la céramique (Sarah Tritz, Jean-Marie Appriou, Estelle Deschamp, David de Tscherner, Bevis Martin & Charlie Youle, ou Camille Tsvetoukhine). Les « pré » et les « post » se donnent la réplique - comme le paravent *Petit banc n°1* de Patrick Raynaud (1983) et le *Memphis totem* de Joey Villemont (2013) - dans le décor d'un songe inactuel, où les probables filiations surgissent comme des coïncidences ; l'artiste ayant toujours questionné la manière dont l'époque élit une esthétique.

La suite, dans l'ancien hangar à bananes, est plus tranchante dans le ton, plus pop et plus monumentale dans la forme, plus politique dans le fond, plus proche aussi de l'esthétique de l'artiste. Parmi son *Cheval de Troie*, le bras levé de Mickey Mouse et la série des planches de surf plantées de scies et d'autres outils tranchants, sur fond de peinture murale reprenant le motif du « razzle dazzle », les œuvres noires et blanches semblent utiliser l'alibi du formalisme pour organiser une révolte en sourdine. La référence à la guerre et aux systèmes de pouvoir - l'architecture ou l'imagerie publicitaire d'où s'échappent ces nombreux motifs de perroquets à l'exotisme suspicieux -, ainsi qu'aux luttes des classes et surtout au *black power*, fait ouvertement écho à l'histoire coloniale du lieu et à sa réhabilitation dévolue aux « loisirs culturels ». Le camouflage et les doubles jeux rebondissent dans des œuvres qui articulent souvent légèreté poétique et gravité politique, des dessins de Kara Walker à Lili Reynaud-Dewar jouant la *blackface*, rejoignant la tactique de l'œuvre de Peinado qui gagne dans ce paysage émouvant à se décharger du cynisme qu'on lui trouve parfois. ■

BRUNO PEINADO, *L'ÉCHO/CE QUI SÉPARE*, jusqu'au 11 mai, FRAC des Pays de la Loire, La Fleuriaye, 44470 Carquefou ; jusqu'au 1^{er} juin, Hab Galerie, Quai des Antilles, 44200 Nantes, www.fracdespaysdelaloire.com